

Le grammaturge
ARCHIVES I
(septembre 2014 – février 2016)

Chère Aline,

Les verbes du premier groupe ne prennent pas d's à la deuxième personne du singulier de l'impératif présent. Ex. : « Mange ! »

Toutefois, pour des raisons d'euphonie, on ajoute un s à cette forme quand elle est suivie d'un pronom ou adverbe pronominal *en* ou *y* : *manges-en*, *penses-y*.

De la même manière, le verbe *aller* (qui est du troisième groupe, malgré sa finale *-er*) fait à l'impératif *va*, sans s ; mais cette forme prend un -s dans *vas-y*.

Ce s ajouté vient des verbes des autres groupes : *prends-en*, *mets-y*.

On rencontre un phénomène comparable avec le -t- de *pense-t-il*, *va-t-il*, *a-t-il*, analogique des autres conjugaisons : *fait-il*, *prend-il*, *est-il*, etc.

Cordialement,

Le grammaturge

Date de publication : 04/09/14 - 22:58

* * *

Bonjour!

J'ai une question: on me dit que "malgré que" est incorrect, mais je l'ai lu dans un livre, je ne sais plus lequel mais sûrement pas incorrect! Avez-vous une explication?

Demis

Date de publication : 05/09/14 - 07:36

Cher Demis,

Malgré que est incorrect quand on peut le remplacer par *bien que*. Mais on peut dire *malgré que j'en aie*, *malgré qu'il en ait*, etc. ; cela signifie « malgré moi », « malgré lui », littéralement « quelque mauvais gré que j'en aie, qu'il en ait... ».

Malgré ne s'emploie que comme préposition et ne peut pas être la base d'une locution conjonctive. On peut dire toutefois *malgré le fait que...*

Notez qu'après cette locution, comme après *bien que*, *quoique*, on doit employer le subjonctif.

Cordialement,

Le grammaturge

Date de publication : 05/09/14 - 07:49

Pour autant que je sache, il faut dire " bien que, quoique", avec une exception, l'expression " malgré que j'en aie". Mais depuis ma lointaine jeunesse, les règles peuvent avoir changé.

Rose-Marie

Date de publication : 13/02/16 - 13:58

Vous avez raison, chère Rose-Marie, *malgré que* ne doit pas s'employer comme équivalent de *bien que*, *quoique*, mais seulement au sens de « quelque mauvais gré que » : *malgré que j'en aie* = « malgré moi, à mon corps défendant », etc. ; les inconditionnels de la préposition *malgré* peuvent néanmoins se consoler avec *malgré le fait que*, qui commande bien sûr l'emploi du subjonctif (intellectualisation du procès).

Cordialement,

Le grammaturge

Date de publication : 13/02/16 - 14:20

Dans ce cas, évidemment, on en revient à la succession " malgré + substantif", tout à fait normale

Rose-Marie

Date de publication : 13/02/16 - 17:22

* * *

Bonjour,

J'ai encore une question concernant quelques mots latins qui me posent problème. Dans le dictionnaire, je tombe parfois sur des mots comme "ducis, e = doux, agréable". Je voulais savoir à quoi le "e" correspond, et si ce genre d'adjectifs appartient à une classe spéciale. Merci.

Victoire

Date de publication : 26/10/14 - 11:51

Chère Victoire,

Les adjectifs latins se répartissent en deux classes (contre trois en grec).

Les adjectifs de la première classe suivent les deux premières déclinaisons des noms : *bonus, bona, bonum* (ce qui s'abrège en *bonus, a, um*), cf. *dominus, rosa, templum* (sans oublier, pour le masculin, *pulcher*, cf. *ager* et *miser*, cf. *puer*).

Les adjectifs de la deuxième classe suivent la troisième déclinaison des noms, avec la même distinction entre radicaux à consonne et radicaux en *i* (sans oublier les « faux imparisyllabiques ») :
- du côté des radicaux à consonne, on a des adjectifs comme *vetus, veteris*, que l'on cite comme vous voyez en indiquant leur génitif, qui donne le radical ; ainsi, à l'accusatif singulier, on aura *veterem* au masculin et au féminin, *vetus* au neutre ; à l'accusatif pluriel, on aura *veteres* au masculin et au féminin, *vetera* au neutre ; si l'on citait ces adjectifs en indiquant le nominatif singulier des trois genres, comme on le fait pour les adjectifs de la première classe, on ne serait pas très avancé, parce que ces formes sont identiques : par exemple *vetus, vetus, vetus* ; il est beaucoup plus utile de connaître le génitif !

- du côté des radicaux en *i*, comme *dulcis* – et non *ducis* :) –, on cite le nominatif singulier des trois genres, mais il se trouve qu'il est le plus souvent commun au masculin et au féminin : *dulcis, dulcis, dulce* ; certains dictionnaires se contentent donc de deux formes : *dulcis, dulce*, ce qui s'abrège en *dulcis, e* ; toutefois quelques adjectifs à radical en *i* ont trois formes différentes au nominatif, comme *acer, acris, acre* ; pour les équivalents des « faux imparisyllabiques », on indique en général le génitif ; exemple : *prudens, ntis* et les participes présents (N. B. : *prudens < providens*).

Cordialement,

Le grammaturge

Date de publication : 26/10/14 - 16:28

Voir aussi les tableaux Déclinaison des noms et Déclinaison des adjectifs.

<http://p2.storage.canalblog.com/22/34/1144019/109204206.pdf>

<http://p5.storage.canalblog.com/55/92/1144019/109204233.pdf>

* * *

Chère Victoire,

Votre professeur a bien raison d'employer ces termes. Peut-être devriez-vous lui demander directement ce qu'ils signifient !

Les « temps » du latin se répartissent en deux séries parallèles correspondant à deux « aspects » opposés : l'accompli et l'inaccompli. Les temps de l'inaccompli sont le présent, l'imparfait et le futur ; les temps de l'accompli sont le parfait, le plus-que-parfait et le futur antérieur.

Pourquoi ces noms de perfectum et d'infectum ?

Parfaire en français signifie « mener à son terme » ; ce qui est parfait est donc achevé, accompli.

En latin, le « parfait », le *perfectum*, c'est d'abord l'accompli. Le terme *infectum* (préfixe négatif *in-*) désigne l'inaccompli.

La notion d'aspect ne vous est peut-être pas familière ; en grammaire française, on en parle peu ; pourtant le « passé composé » exprime souvent l'accompli, comme dans *j'ai fini* ; et seule la prise en compte de l'aspect permet de définir le « temps » du verbe dans la phrase « C'est fait ». Ce n'est sûrement pas un présent passif (« on est en train de le faire »), mais plutôt un parfait passif (« on a fini de le faire »), ou un « résultatif ».

En linguistique, on connaît d'autres aspects que l'accompli ou l'inaccompli : l'aspect progressif, par exemple, qui distingue en anglais le présent *I'm going* du présent *I go*.

Cordialement,

Le grammaturge

Date de publication : 26/10/14 - 16:33

* * *

Bonjour, et bravo pour votre blog !

Je suis anglophone d'origine et je ne comprends pas bien les subtilités d'emploi du subjonctif en français. Doit-on dire par exemple "C'est la seule chose que je peux faire" ou "que je puisse faire" ? Plus mystérieux encore : on dit "Je ne crois pas qu'il soit là" mais "Tu ne crois pas qu'il est là ?" ; pourquoi cette différence ? Merci beaucoup !

Alan

Date de publication : 11/11/14 - 13:21

Délicates questions, cher Alan !

Commençons par énoncer un principe général : le subjonctif est le mode du virtuel, l'indicatif celui de l'actuel. Quand on dit « C'est la seule chose que je peux faire », on souligne la réalité du fait ; quand on emploie le subjonctif, on considère plutôt l'idée : le pouvoir en question n'est pas conçu comme réalisé mais comme une éventualité, elle-même relative à une appréciation, à un jugement, à une subjectivité.

On posera donc cette série d'antithèses :

indicatif / subjonctif

actuel / virtuel

fait / idée

objectif / subjectif (la paronymie subjonctif / subjectif est ici pertinente !)

absolu / relatif

La structure *le, la, les seul(e)(s)* + pronom dit relatif (aucun rapport entre cette relativité et la précédente !) rejoint une série où l'on retrouve les superlatifs ainsi que les adjectifs *premier, dernier* etc. : dans tous ces cas, il s'agit d'exprimer une distinction et une limite. Si cette expression relève de l'appréciation (subjective, relative) ou de l'hypothèse et non du simple constat, si d'une manière ou d'une autre elle fait problème, on emploiera le subjonctif. Si par exemple on dit « C'est le plus beau roman qu'elle ait écrit », « C'est la dernière chance que vous ayez de vous en sortir », on prend une certaine distance par rapport à la réalité, on intellectualise le propos ; employer l'indicatif dans ces phrases, c'est au contraire opter pour la forme la plus assertive.

L'opposition absolu / relatif est encore plus nette dans des énoncés comme : « Ce sont les plus belles fleurs que tu m'as / que tu m'aies cueillies » ; à l'indicatif, la phrase peut signifier « Ce sont les plus belles fleurs, celles que tu m'as cueillies », autrement dit « Tu m'as cueilli les plus belles fleurs » ; au subjonctif, elle signifie « De toutes les fleurs que tu as pu me cueillir, ce sont les plus belles ».

Votre seconde question est encore plus difficile !

De tout ce qui précède, il résulte que le subjonctif est apte à marquer le doute, par opposition à l'indicatif de certitude. Après *je ne crois pas que*, le subjonctif s'impose, l'indicatif est incorrect. Toutefois, une structure comme *tu ne crois pas que...* peut exprimer tout autre chose que le doute ; elle peut équivaloir au contraire à l'expression de la probabilité, voire de la certitude. « Tu ne crois pas qu'il est chez lui ? » = « Il peut être chez lui, tu ne crois pas ? » ; « Tu ne crois pas qu'il est un peu tard pour t'excuser ? » = « Il est trop tard pour t'excuser, tu ne crois pas ? » Le fait que l'on puisse séparer les deux propositions en commençant par la déclarative montre qu'il ne s'agit pas d'un système principale-subordonnée où le mode de la subordonnée dépend de la modalisation exprimée par la principale.

Il faut aussi tenir compte de l'interrogation. On dit « Tu crois que je suis ton ami ? », « Tu crois que je ne comprends pas ? » Mais « Crois-tu que je sois ton ami ? », « Crois-tu que je ne comprenne pas ? » Dans ces phrases, l'indicatif souligne la déclaration, l'interrogation ayant alors pour effet d'inverser le sens d'une proposition qui n'est subordonnée que pour la forme (« Tu crois que je suis ton ami ? » équivalant à « Je ne suis pas ton ami », « Tu crois que je ne comprends pas ? » à « Je comprends »), tandis que l'emploi du subjonctif est commandé par la modalisation particulière qu'induit l'interrogation (du fait justement de sa valeur d'inversion) : il s'agit alors de subordonnées au plein sens du terme.

Cette même inversion logique explique que l'on puisse dire « Ne crois-tu pas que je suis ton ami ? », « Ne crois-tu pas que je comprends ? » pour dire « Je suis ton ami », « Je comprends ». Ou encore que l'on doive dire « Je ne suis pas certain qu'il soit mon ami », mais « Ne suis-je pas certain qu'il est mon ami ? », « Pourquoi ne serais-je pas certain qu'il est mon ami ? » : dans ces deux dernières phrases, le recours à l'interrogation vide la subordonnée de la marque du doute.

Une dernière remarque : en renonçant à l'inversion du sujet (ou à son redoublement pronominal), caractéristique de la langue soutenue, la langue courante se prive de la possibilité d'exprimer certaines nuances subjectives ; « Croyez-vous que je sois votre ami ? » et « Vous croyez que je

suis votre ami ? » ne sauraient avoir exactement le même sens. Certes, la langue courante fait ainsi l'économie du subjonctif, mais elle y perd en subtilité.

J'espère que tout cela est clair !

Cordialement,

Le grammaturge

Date de publication : 11/11/14 - 20:12

Très clair, merci ! Je dois seulement essayer de digérer tout cela !

Alan

Date de publication : 12/11/14 - 21:00

* * *

Bonjour! Je suis tombée par hasard sur votre présentation où vous parlez de l'aoriste et c'est justement mon problème car je ne sais jamais le reconnaître et d'ailleurs je n'ai jamais compris ce que c'était même en lisant ma grammaire grecque. Merci de me répondre !

Mathilde

Date de publication : 16/11/14 - 21:58

Chère Mathilde,

Voyez le message intitulé « L'aoriste grec ».

Bon voyage dans les textes grecs !

Cordialement,

Le grammaturge

Date de publication : 22/11/14 - 09:12

* * *

Bonjour et merci d'avance : je suis très gênée par toutes les questions sur la nature et la fonction en français ou en latin (en fait c'est en latin que le problème est apparu). JE N'Y COMPRENDS RIEN et je SAIS que c'est la base de la base alors si vous pouviez m'aider ???

Lise
Date de publication : 22/12/14 - 13:26

Chère Lise,

Voyez le message intitulé « Nature et fonction ». Il vous est dédié !

Bonne année 2015,

Cordialement,

Le grammaturge

Date de publication : 31/12/14 - 20:05

Merci, je suis flattée ! Mais en fait mon problème est plutôt en latin : je ne comprends pas du tout la déclinaison. Je crois que je vois le rapport avec les fonctions (j'ai compris que nominatif = sujet) mais pas avec les natures, par exemple les adjectifs, les adverbes... je suis perdue !

Lise

Date de publication : 01/01/15 - 17:33

Pas de panique ! Voici quelques éléments de réponse, assez généraux (au moins pour commencer) :

1) La déclinaison, c'est une variation de forme ; les mots changent de forme selon leur fonction ; on appelle déclinaison ce phénomène ou l'ensemble des formes que peut prendre un mot. Chacune de ces formes s'appelle un cas (ce mot signifie à l'origine « chute », c'est-à-dire « terminaison » : c'est en effet la fin du mot qui change).

2) Dans une langue à déclinaisons comme le latin, les mots qui se déclinent sont les noms, les pronoms et les adjectifs ; les verbes, eux, se conjuguent ; les adverbes et tous les autres mots sont invariables.

3) En latin, les noms se déclinent selon cinq modèles différents, les fameuses cinq déclinaisons ; c'est une manière de les classer : noms de la première déclinaison, de la deuxième, etc.

4) La forme – le cas – d'un nom ou d'un pronom dans la phrase dépend de sa fonction.

5) Les pronoms se déclinent selon des modèles particuliers.

6) Pour la déclinaison des adjectifs, voyez ma réponse du 26 octobre à Victoire.

7) Le cas d'un adjectif dépend également de sa fonction, mais en tant qu'adjectif il s'accorde aussi en genre (masculin, féminin ou neutre) et en nombre (singulier ou pluriel) avec le nom ou le pronom auquel il se rapporte.

Si donc le sens d'une phrase latine n'apparaît pas immédiatement, il faut en faire l'analyse, c'est-à-dire repérer les propositions (donc les verbes noyaux), déterminer la nature et la fonction des mots qui posent problème (et éventuellement des autres, sur lesquels on s'est peut-être trompé) ; en recoupant les résultats de l'analyse, on doit pouvoir construire la phrase ; il faut ensuite la comprendre, et enfin la traduire ; analyser, construire, comprendre, traduire, voilà dans l'ordre les quatre opérations principales. On peut les effectuer inconsciemment, intuitivement, emprunter des raccourcis, etc., mais quand on est perdu le mieux est de tout reprendre avec méthode.

Voilà pour ces remarques générales. N'hésitez pas à me demander des précisions sur tel ou tel point.

Cordialement,

Le grammaturge

Date de publication : 02/01/15 - 15:15

Merci ! Donc si j'ai bien compris, adjectif, ce n'est pas une fonction. Pourtant les adjectifs se déclinent ???

Lise

Date de publication : 03/01/15 - 10:37

Oui, chère Lise, ils se déclinent, parce qu'ils S'ACCORDENT avec les noms ou les pronoms auxquels ils se rapportent. Cet accord se fait EN GENRE, EN NOMBRE ET EN CAS (retenez cette formule, qui devrait vous aider), quelles que soient :

- la fonction précise de l'adjectif (attribut, épithète, apposé) ;

- la fonction du nom ou du pronom en question : un adjectif attribut du C. O. D. se mettra comme lui à l'accusatif. « Ce livre l'a rendue savante » : *Hic liber eam doctam fecit.*

Cordialement,

Le grammaturge

Date de publication : 03/01/15 - 11:11

Je crois que j'ai compris ! Merci grammaturge !

Lise

Date de publication : 04/01/15 - 19:32

* * *

Débat pour l'Ordre académique de Saint Michel (ASMO Louvain-la-Neuve) : " Ut semper vivat.....". Certains affirment que ce "UT" étant une conjonction, il n'a pas de raison d'être. Il me semble cependant qu'en tant que forme tronquée de "UTINAM", il est parfaitement à sa place dans cette formule. Mon latin remonte à 65 ans. Merci mille fois.

Rose-Marie Trembloy-Bremhorst

Date de publication : 16/02/15 - 23:15

Chère Rose-Marie, je ne suis pas certain que *utinam* puisse se réduire à *ut*, mais la conjonction est tout à fait recevable si l'on sous-entend une principale.

Cordialement,

Le grammaturge

Date de publication : 17/02/15 - 06:13

* * *

Bonjour. J'ai compris récemment qu'un de mes points faibles en latin était : les verbes.

Je ne suis pas du tout au point sur les modes et les temps, ainsi que la différence entre actif/passif d'un verbe latin. J'ai également du mal à les identifier dans une phrase, et à savoir comment les traduire. La grammaire latine m'aide un peu, avec ses tableaux de conjugaison, mais ils sont difficiles à enregistrer d'un seul coup. Si vous pouviez m'aider... Merci

Lise

Date de publication : 07/05/15 - 19:45

Chère Lise,

Vous aider ? Je vais essayer !

1) D'abord, c'est une très bonne méthode de chercher les verbes. Il ne faut pas y renoncer ! Mais il est vrai que les formes verbales du latin sont en moyenne peu caractéristiques, sauf les troisièmes personnes en *-t* (*-at, -et, -it, -ant, -ent, -int, -unt*) ou en *-tur* (*-atur, etc.*) : celles-là, on les repère aussitôt ! Impossible de les confondre avec des formes nominales ou adverbiales. Or, dans les textes narratifs, un récit historique, par exemple, les formes de troisième personne abondent.

2) Comment s'orienter dans le reste de la morphologie verbale ?

Les formes verbales se répartissent entre :

- deux séries parallèles correspondant aux deux grands aspects, l'*infectum* ou inaccompli (présent, imparfait, futur) et le *perfectum* ou accompli (parfait, plus-que-parfait, futur antérieur) ;

- cinq modèles de conjugaison, selon la voyelle qui termine le radical, et parmi lesquels deux sont thématiques : *lego, capio* ; quelques verbes dits irréguliers ont une conjugaison propre, par exemple *sum, eo, volo...*

- cinq modes : trois personnels (l'indicatif, l'impératif, le subjonctif), deux non personnels (l'infinitif, mode nominal, le participe, mode adjectival ; on pourrait ajouter le supin, mode nominal, le gérondif, mode nominal, l'adjectif verbal, mode adjectival, comme son nom l'indique, mais ce n'est pas l'usage des grammaires ; dommage !) ; ces modes reflètent les différentes façons dont un verbe peut s'intégrer à une phrase :

- le mode impératif fait directement intervenir une dimension pragmatique en mettant en œuvre la fonction conative du langage ;

- le mode subjonctif s'emploie pour le virtuel, l'indicatif pour l'actuel (comme en français) ; il n'est donc pas étonnant que le subjonctif puisse servir d'impératif ;

- deux voix, l'actif et le passif ; le passif est facile à reconnaître, notamment, à l'*infectum*, les troisièmes personnes en *-tur* (voir ci-dessus) ; au *perfectum*, il a des formes composées avec l'auxiliaire *sum*, lui-même à l'*infectum* ; il existe aussi des verbes déponents, qui ont des formes passives mais un sens actif.

Toute forme verbale peut donc se définir selon ces paramètres :

- forme personnelle : personne, temps, mode, voix ; exemple : *amarentur* : 3e personne du pluriel de l'imparfait du subjonctif passif de *amo, as, are, avi, atum* « aimer » ;

- forme nominale : temps, mode, voix ; exemple : *cepisse* : parfait de l'infinitif (ou infinitif parfait) actif de *capio, is, ere, cepi, captum* « prendre » ;

- forme adjectivale : mêmes indications, précédées de cas, genre, nombre, comme pour un adjectif ; exemple : *lecturas* : acc. fém. pluriel du participe futur de *lego, is, ere, legi, lectum* « lire ».

Bien sûr, quand un mode n'existe qu'à l'actif, qu'un temps n'existe qu'à un mode, qu'un verbe n'existe qu'à une voix, on ne précise pas ; ce qui nous amène au point suivant :

3) Un peu de syntaxe (après les formes, les emplois).

Quatre remarques :

- Il y a deux grands types de verbes : d'état ; d'action.

- Les verbes d'état sont intransitifs ; ils n'ont donc pas de passif ni de compléments d'objet.

- Les verbes d'action sont soit intransitifs (ou employés intransitivement), soit transitifs ; on distingue alors les transitifs directs (C.O.D. à l'accusatif, transformation passive possible) et les transitifs indirects (C.O.I. au datif – le plus souvent –, à l'abl. ou au gén., transformation passive impossible).

- Notez que l'on peut employer le passif pour des verbes transitifs indirects ou même intransitifs : c'est le passif impersonnel ; exemples : *pugnatur* « on combat », *ventum est* « on est venu ».

- Le subjonctif est typique des subordonnées conjonctives (mais il s'emploie aussi dans des principales ou des indépendantes, et il existe des subordonnées à l'indicatif).

- L'infinitif est fréquemment employé comme noyau de proposition infinitive : les propositions infinitives sont des subordonnées complétives à l'infinitif ; le sujet est à l'accusatif, et il est toujours exprimé, même quand il est identique à celui du verbe principal : *Credo me esse beatum* « Je crois être heureux », « Je me crois heureux » ; ce n'est donc pas comme en français.

- Le participe fonctionne souvent comme noyau de proposition participe (ou participiale) dite « ablatif absolu » : c'est une subordonnée circonstancielle dont le verbe est au participe et le sujet à l'ablatif, le participe se mettant donc aussi à l'ablatif ; exemple : *His verbis dictis, abiit* « Ces paroles ayant été prononcées » (comprenez « Ayant ainsi parlé », « Sur ces mots »), « il s'en alla » ; le verbe *sum* n'ayant pas de participe, on le sous-entend : *Cicerone consule* « Cicéron étant consul », donc « sous le consulat de Cicéron ».

Il reste évidemment beaucoup à dire sur la syntaxe du verbe latin, mais vous pouvez déjà vous entraîner :

- à repérer les formes verbales dans un texte ;
- à définir exactement chacune selon les modèles ci-dessus ;
- à déterminer :
* le sujet, exprimé ou non, des formes de 3e personne, ainsi que les limites et la nature de la proposition (indépendante, principale ou subordonnée) dont elles sont le noyau ;
* pour les infinitifs, s'ils sont noyaux de propositions infinitives, et, si oui, avec quel(s) sujet(s) ;
* pour les formes adjectivales, avec quoi elles s'accordent, donc à quoi elles se rapportent, nom ou pronom (ce peut être un sujet ou un complément sous-entendu).
Attention : dans les formes composées, l'auxiliaire est souvent omis ; ainsi *amatus* peut être participe apposé, mais il peut aussi équivaloir à *amatus est*, donc être noyau de proposition ; *amaturos* peut être participe apposé mais aussi infinitif futur (= *amaturos esse*), donc noyau de proposition infinitive ;
même chose pour la forme *lecturas* donnée plus haut comme exemple.
Voilà, chère Lise. N'hésitez pas à me soumettre le résultat de vos essais ni à me solliciter davantage.
Cordialement,
Le grammaturge
Date de publication : 07/05/15 - 23:16

Super ! Merci ! Je vais m'entraîner sur Suétone.
Lise
Date de publication : 08/05/15 - 07:41

* * *

Bonjour Grammaturge !
En fait ma question porte plutôt sur la diction des vers quand il y a un enjambement ou un rejet (ou un contre-rejet). J'ai appris à faire comme si c'était un seul vers, mais cette année notre professeure est très agacée quand nous faisons comme cela. Qu'en pensez-vous ?
Tom
Date de publication : 08/05/15 - 08:29

Merci pour votre question, cher Tom !
Je pense que votre professeure a raison. Vous trouverez en annexe un document éclairant à cet égard. Certes, l'enjambement produit souvent un effet d'amplification qu'il est bon de respecter ; il oblige par ailleurs à une gestion particulière du souffle. Mais c'est une très mauvaise solution (y compris sur ce dernier point) que d'escamoter complètement la pause de fin de vers ; cela donne en général un débit précipité dont je comprends qu'il puisse indisposer ma collègue.
En réalité, diverses dictions sont possibles. Comparons-les, et choisissons celle qui nous paraît le mieux correspondre à ce que nous avons envie d'entendre dans le poème.
Cordialement,
Le grammaturge
Date de publication : 08/05/15 - 09:24

C'est parfait ! Merci beaucoup !
Tom
Date de publication : 08/05/15 - 15:13

* * *

Bonjour,
Votre démonstration sur Verlaine est simplement imparable. J'aimerais avoir votre avis sur la nature du premier vers d'*Alcools* : alexandrin ou non ?
Merci pour votre engagement,
Erwann
Date de publication : 24/05/15 - 08:06

Merci, cher Erwann, pour cette question capitale !
À la fin tu es las : le début de ce vers est rythmé comme un premier hémistiche d'alexandrin, aux accents régulièrement espacés (3-3) ; le début du vers suivant, *Bergère ô tour Eiffel*, présente la

même particularité, avec toutefois un schéma accentuel différent (2-4) ; un tel environnement conduit « naturellement » à pratiquer la diérèse sur *ancien*.

On objectera que le monde ancien dont il est question ici pourrait bien être celui des artifices de la versification classique. Le vers commencerait donc comme un alexandrin pour s'achever de manière déceptive, un peu comme dans l'incipit du poème en prose de Francis Ponge intitulé « La fin de l'automne » : *Tout l'automne à la fin n'est plus qu'une tisane froide* ; jusqu'à *tisane*, et à condition de maintenir l'e de *une*, comme on y est encouragé par le rythme du début (3-3//2), on a affaire à un alexandrin de prose ; l'ajout du qualificatif *froide* est doublement déceptif, soit qu'il imite un rejet ironique, soit qu'il oblige à escamoter « prosaïquement » l'e pour obtenir un alexandrin dégradé. Cependant, on le vérifie tout au long du recueil *Alcools*, la modernité s'accommode de ces prétendus artifices et même les réclame dès lors qu'ils soutiennent le lyrisme nouveau, de même que, plus généralement, elle ne consiste pas à faire table rase du passé mais à le repoétiser, en quelque sorte ; un exemple parmi bien d'autres : la synérèse du vers *Nous semblions entre les maisons*, dans « La Chanson du Mal-Aimé ». C'est affaire d'oreille. Ainsi, j'ai toujours préféré supprimer l'e de *Violâtres* et maintenir celui des deux conjonctions dans le vers des « Colchiques » *Violâtres comme leur cerne et comme cet automne*, malgré l'espèce de violence que cela implique (plus grande que dans l'antépénultième vers du dernier poème, « Vendémiaire » : *Et la nuit de septembr(e) s'achevait lentement*), et plus loin j'entends *Les enfants de l'écol(e) viennent avec fracas / Vêtus de hoquetons et jouant d(e) l'harmonica*. Interpréter prend ici tout son sens !

En somme, la réponse à votre question requiert... l'engagement du lecteur. Dès le début et tout au long du recueil, il est invité à se prononcer sur ses choix esthétiques en même temps qu'une chance lui est donnée de les démarquer de contraintes idéologiques. Grande et belle leçon ; si nous voulons que le vent de l'esprit (pardon pour ce pléonasme) continue de parcourir *Alcools*, du coup de balai initial à l'envol de *Vendémiaire*, ne fermons pas les fenêtres !

Cordialement,

Le grammaturge

Date de publication : 24/05/15 - 11:24

* * *

Bonjour, pouvez-vous m'aider à scander ces vers, s'il vous plait ?

obruerent Rutuli telis, animam ipse dedissem
atque haec pompa domum me, non Pallanta, referret.
(*Enéide*, XI, 162-163)

Stella

Date de publication : 06/06/15 - 10:06

Bien volontiers, chère Stella :

*obruere/rent Rutu/li // te/lis, ani/m(am) ipse de/dissem
atqu(e) haec/ pompa do/mum // me,/ non Pal/lanta, re/ferret.*

Cordialement,

Le grammaturge

Date de publication : 06/06/15 - 10:40

Chère Stella,

Bravo d'être parmi les dernières à lire encore le merveilleux poète. Je vous conseille de lire, si vous avez le temps, les merveilleux commentaires du grand philosophe belge Emmanuel d'Hooghvorst dans "Le Fil de Pénélope" (Beya Éditions). Vous comprendrez à quel point Homère et Virgile n'ont pas parlé pour ne rien dire, comme souvent, hélas, on veut nous le faire croire.

Pr S. Feye

Date de publication : 06/06/15 - 12:29

Merci, Grammmaturge ! Je ne savais plus si on éliait devant h, et j'avais oublié que am se comportait comme um... (hum!)

Et merci S. Feye pour votre conseil !

Stella

Date de publication : 06/06/15 - 14:06

* * *

Bonjour,

J'ai une question peut-être un peu futile, mais pourquoi Suétone, quand il raconte la traversée du Rubicon, fait-il dire à César « Jacta alea est » et pas « Alea jacta est » comme on nous l'a appris ? La tradition scolaire aurait-elle remis un ordre français dans le latin ?

Flora

Date de publication : 09/06/15 - 09:10

Ce n'est pas une question futile, chère Flora ! Elle permet de mieux comprendre les enjeux du genre historique.

Une remarque pour commencer : César lui-même, dans *La Guerre civile*, ne mentionne pas du tout cette traversée du Rubicon (cf. I, 8) ; il cherche à occulter son crime contre l'État (voyez à ce sujet l'étude de Nicole Boels-Janssen, « Un exemple de déformation historique : Le passage du Rubicon dans le *Bellum Civile* de César ». In: *Vita Latina*, N°173, 2005. pp. 26-38. http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/vita_0042-7306_2005_num_173_1_1193).

Le récit de Suétone est en quelque sorte plus pédagogique : il s'agit de constituer des repères, de marquer des seuils, de faire sens. La formule y contribue fortement, que César l'ait prononcée ou non : on ne s'intéresse pas à la personne, mais au personnage historique. Quant à la forme de cette formule, si j'ose dire, elle a effectivement été adaptée à nos usages. Prononcé à la française, « Jacta alea est » sonne moins bien que « Alea jacta est », séquence rythmiquement équilibrée (3-3) où l'ordre des mots en outre nous est plus familier.

Mais « Jacta alea est » ne sonne mal que si l'on en maintient les voyelles finales, qui s'élevaient dans la prononciation latine : ces gens-là n'avaient pas moins d'oreille que nous ! On doit donc dire « Jact' ale' 'st », *Jactalest*, en accentuant le premier a : parole particulièrement frappante et dynamique, comparable à un « Yes, we can »... ou à un « Podemos » (en latin, « Possumus » sonne à merveille !).

Ainsi, que le mot fût authentique ou non, il ne pouvait valoir pleinement que sous la forme que nous a transmise Suétone. Notre « Alea jacta est » paraît mollasson, à côté.

Les choses se compliquent quand on regarde du côté des historiens grecs. Plutarque et Appien rapportent les mêmes paroles, en grec, évidemment : Ἀνερρίφθω κύβος, *anerriphthô kubos* (origine de notre mot *cube* !), pour le premier, Ὁ κύβος ἀνερρίφθω pour le second (c'est notre ordre des mots !); mais, selon Plutarque (dans un passage de la *Vie de Pompée*), César se serait exprimé dans cette langue (comme il le fit, paraît-il, au moment de sa mort, s'adressant à Brutus); l'expression était, nous dit-il, proverbiale. Ce qui est certain, c'est que la formule sonne bien en grec, surtout chez Plutarque, et que l'équivalent de Suétone est le meilleur en latin.

En marge, je vous signale une version épique de cette traversée du Rubicon : celle de la *Pharsale* de Lucain (I, 183-234); bel exemple d'amplification !

Cordialement,

Le grammaturge.

Date de publication : 09/06/15 - 12:18

* * *

Bonjour, Grammatarge.

J'ai quelques gros doutes en latin quant aux pronoms indéfinis, notamment la différence entre aliquis et quidam. Pourriez-vous par hasard m'éclairer sur leurs différents emplois, Je vous remercie, Zoé

Date de publication : 19/06/15 - 14:24

Chère Zoé,

Voici un petit topo concernant les différences de sens et d'emploi entre les pronoms-adjectifs indéfinis du latin :

- Du moins indéfini au plus indéfini : *quidam*, *aliquis*, *quis* (je prends l'exemple du pronom, mais c'est la même chose pour l'adjectif).
- Pour être plus exact : *quidam* est réel, *aliquis* et *quis* sont virtuels ; autrement dit, *quidam* pourrait être défini, *aliquis* et *quis* ne le pourraient pas ; *quis* est encore plus virtuel qu'*aliquis*, qu'il remplace dans la négation ou l'hypothèse (après *si*, *nisi*, *ne*, *non*, *num*).

En français, on ne marque pas la différence, et pourtant « quelqu'un » ne signifie pas la même chose dans :

« J'ai rencontré quelqu'un que tu connais. »

« Tu devrais rencontrer quelqu'un. »

« Y a quelqu'un ? »

Le latin distingue ces trois niveaux : je vous laisse deviner comment.

N. B. : *aliquis* comporte l'élément *ali-* et signifie au fond « tel ou tel » ; il sert par exemple pour indiquer la construction d'un verbe dans un dictionnaire : cf. dans le Gaffiot *credo aliquid (alicui)* « prêter qqch (à qqn) »

Blague (idiote) : « Écoute un peu ce que je lis dans le journal : 'À New York, un piéton est renversé toutes les trente secondes.' – Le pauvre ! »

Exploitation pédagogique : *aliquis* réinterprété en *quidam*.

Cordialement,

Le grammaturge

Date de publication : 19/06/15 - 14:30

C'est parfait, merci ! Donc le quelqu'un de la chanson "quelqu'un m'a dit", c'est *quidam* :)

Zoé

Date de publication : 19/06/15 - 20:40

Exactement !

Date de publication : 20/06/15 - 07:29

* * *

Cela dépend, cher Yann, si *tout* est un adverbe ou un déterminant. Si c'est un adverbe, il est en principe invariable : *La vérité est tout autre*. Si c'est un déterminant, il s'accorde : *Toute autre solution est à proscrire*. L'adverbe peut se remplacer par « tout à fait, complètement », le déterminant, par « n'importe quel(le), chaque ».

Néanmoins, on accorde dans certains cas l'adverbe avec l'adjectif qu'il modifie. C'est moins un accord grammatical (ça ne peut pas en être un) qu'une harmonisation phonétique. Dans *tout entière*, *tout heureuse*, la liaison phonétique fait entendre le *t*, ce qui donne l'impression d'un accord ; par analogie, on dira *toute grande*, *toute honteuse* (en maintenant bien le *e*, car le *h* de *honteuse* interdit la liaison !), et au pluriel *toutes grandes*, etc.

Cordialement,

Le grammaturge

Date de publication : 22/06/15 - 07:33

* * *

Bonjour !

Ce sont les propositions relatives qui me posent problème, en français comme en latin. En fait, je ne comprends pas comment cela fonctionne, à quoi servent exactement les pronoms relatifs... On me l'a expliqué plusieurs fois, mais j'ai peur que le cas soit désespéré :(

Marion

Date de publication : 24/06/15 - 17:55

Chère Marion,

Je relève le défi, non sans espoir !

- le pronom relatif est ainsi appelé parce que la subordonnée qu'il introduit est relative, c'est-à-dire se rapporte à un élément de la principale (on ferait beaucoup mieux d'appeler ce pronom un pronom-conjonction : tout pronom est relatif !) ;

- il appartient à la subordonnée qu'il introduit, tout en représentant un élément de la principale : un nom, ou l'équivalent d'un nom ;

- la fonction du « relatif » est donc à chercher dans la relative ; par exemple, *dont* peut avoir la fonction CdN : *un pays dont l'hospitalité est légendaire* ; *un pays dont j'apprécie la douceur* ; la fonction COI : *un séjour dont je me souviendrai* ; la fonction CC : *le chaume dont ils couvrent leurs maisons*, etc. ;

- attention : en latin, ce pronom dit relatif est, comme tous les pronoms sauf les pronoms personnels, un pronom-adjectif (on devrait donc l'appeler pronom-adjectif-conjonction !) ; cela se remarque notamment dans l'emploi du relatif dit « de liaison » : *quam ob rem = ob eam rem*.

Voilà pour une première approche.

Cordialement,

Le grammaturge

Date de publication : 24/06/15 - 19:08

On ne m'avait JAMAIS expliqué les choses comme cela ! Je crois que je commence à comprendre ! Du coup, sans vouloir abuser ;), est-ce que je peux espérer comprendre la différence entre relatives explicatives et relatives déterminatives ? Notre prof d'anglais a essayé toute l'année, sans succès, le pauvre :(:\$

Marion

Date de publication : 24/06/15 - 20:42

Je vais tenter ma chance, chère Marion !

Commençons par nommer l'élément de la phrase que représente le pronom dit relatif : on l'appelle l'antécédent.

Une relative déterminative limite l'antécédent en « extension » : *J'aime les gens qui doutent.*

Une relative explicative considère l'antécédent dans toute sa « compréhension » : *Je vous présente mon fils aîné, qui adore la grammaire.* Une déterminative équivaut à un adjectif

épithète : *le sport que je préfère* = mon sport préféré. Une explicative équivaut à un adjectif

apposé ou à toute autre structure appositive : *Ma voisine, qui est en vacances aux Canaries,*

m'a confié ses serins = Ma voisine, en vacances etc.

Une déterminative constitue un système avec le déterminant de l'antécédent : *l'homme qui*

vient de sortir : pas l'homme en général, mais celui qui vient de sortir. Une explicative en

revanche peut s'en détacher, et cela se marque souvent par la ponctuation : *l'homme, qui est*

apparu voici plusieurs millions d'années...

Quand l'antécédent est un nom propre, il est en principe suffisamment limité en extension ; la

relative est donc explicative : *Et Paris qui bat la mesure Me murmure murmure tout bas...*

(dans cet exemple, l'absence de ponctuation relève de l'écriture poétique). On peut toutefois

employer une déterminative : *La France qui gagne* (elle ne gagne pas toujours), *le Paris que*

nous aimons (nous ne l'aimons pas dans tous ses aspects), *les Durand dont tu parles* (à ne

pas confondre avec, etc.)

Notez que les relatives dites « substantives » (parce qu'elle équivalent à un substantif, à un

nom, si vous préférez, et peuvent assumer les mêmes fonctions) sont introduites en français

moderne par un relatif composé d'un premier élément pronominal, démonstratif, et d'un relatif

proprement dit : *celle qui, celui que, ce dont*, etc. ; une telle relative est forcément

déterminative ! Cela amène à reconsidérer le statut de l'antécédent d'une déterminative : dans

J'aime les gens qui doutent, on peut considérer *les gens qui* comme formant un groupe

cohérent (quoique reliant les deux propositions) ; dans cette hypothèse, le relatif serait plutôt

adjectival que pronominal, tandis que le relatif introduisant une explicative serait plutôt

pronominal... Cette différence de statut expliquerait que la langue anglaise par exemple utilise

des mots différents pour introduire tel ou tel type de relative !

Cordialement,

Le grammaturge

Date de publication : 25/06/15 - 07:10

Eh bien mais j'ai compris, merci :) ! Alors j'ai une autre question : dans votre page d'accueil vous parlez de la différence entre puisque et parce que, ça m'intéresse !!

Marion

Date de publication : 27/06/15 - 12:03

Pour une fois, la réponse sera simple, chère Marion : *puisque* introduit comme *parce que* une subordonnée de cause, mais qui exprime une cause suffisante.

Cordialement,

Le grammaturge

Date de publication : 27/06/15 - 12:29

Simplissime ! Je valide ! Merci,

Marion

Date de publication : 27/06/15 - 14:04

* * *

Bonjour, Grammatrurge ! Ma question porte sur la scansion des vers latins. Ces histoires de voyelles courtes ou longues restent pour moi obscures, et l'on vient de me rendre une version (texte joint) en me disant que si j'avais su scander j'aurais évité certains contresens ! Pouvez-vous m'aider ? Merci !

TRISTE ANNIVERSAIRE

Ecce supervacuum – quid enim fuit utile gigni ? –
Ad sua natalis tempora noster adest.
Dure, quid ad miseros veniebas exulis¹ annos ?
Debueras² illis imposuisse modum.
Si tibi cura mei, vel si pudor ullus inesset,
Non ultra patriam me sequerere meam,
Quoque loco primum tibi sum male cognitus infans,
Illo temptasses ultimus esse mihi
Inque relinquendo, quod idem fecere sodales,
Tu quoque dixisses tristis in urbe « Vale ».
Quid tibi cum Ponto ? num te quoque Caesaris ira
Extremam gelidi misit in orbis humum ?
Scilicet expectas solitum tibi moris honorem,
Pendeat ex umeris vestis ut alba meis,
Fumida cingatur florentibus ara coronis
Micaque solemni turis in igne sonet
Libaque dem proprie genitale notantia tempus
Concipiamque bonas ore favente preces ?
Non ita sum positus nec sunt ea tempora nobis
Adventu possim laetus ut esse tuo.

1 Le poète a été exilé sur le Pont-Euxin par Auguste, le César dont il est question plus loin.

2 *tu aurais dû.*

Chloé

Date de publication : 13/02/16 - 13:07

Chère Chloé,

« On » devrait pouvoir vous éclairer, mais je veux bien essayer de mon côté !

Je vous renvoie aux deux documents joints. L'un porte sur la scansion latine, l'autre sur son utilité pour distinguer des mots différents ou des formes différentes d'un même mot.

Concernant votre version, je relève notamment deux endroits où la scansion pouvait être utile : au vers 3, *dure* comporte un *e* bref, c'est donc un vocatif et non l'adverbe de manière ; au vers 7, *quoque* comporte un *o* long, ce n'est donc pas l'adverbe qui apparaît aux vers 10 et 11 (et qui, notez-le, n'est jamais en tête de proposition !).

Encore fallait-il savoir scander les vers dactyliques, et d'abord les reconnaître. Sur ce dernier point, on pouvait se fier à la typographie... et à l'inspiration de la pièce. Ces paires de vers sont composées d'un hexamètre dactylique et d'un pentamètre (qui porte assez mal son nom) ; voyez le premier des documents joints.

Voilà, chère Chloé. J'espère que ces éléments vous aideront !

Cordialement,

Le grammaturge

<http://p9.storage.canalblog.com/95/03/1144019/109079443.pdf>

<http://p9.storage.canalblog.com/98/30/1144019/109079479.pdf>

Date de publication : 13/02/16 - 14:07